EPHE
Sciences historiques et philologiques

Annuaire de l'École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

149 | 2018
Annuaire de l'EPHE, section des Sciences historiques et philologiques (2016-2017)

Culture et vulgarisation dans la France médiévale

Joëlle Ducos

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ashp/2451
DOI : 10.4000/ashp.2451
ISSN : 1969-6310

Éditeur
Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée
Date de publication : 1 septembre 2018
Pagination : 213-217
ISSN : 0292-0980

Référence électronique
Joëlle Ducos, « Culture et vulgarisation dans la France médiévale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 09 juillet 2018, consulté le 15 mars 2025. URL : http://journals.openedition.org/ashp/2451 ;
DOI : https://doi.org/10.4000/ashp.2451

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

CULTURE ET VULGARISATION DANS LA FRANCE MÉDIÉVALE

Directeur d'études : M^me^ Joëlle Ducos

Programme de l'année 2015-2016 : I. *L'écriture allégorique et la vulgarisation (XIII^e^-XV^e^ siècle)*. — II. *Les comètes entre science et littérature (XII^e^-XV^e^ siècle)*.

I. *L'écriture allégorique et la vulgarisation (XIII^e^-XV^e^ siècle)*

Si de nombreux travaux ont été menés sur l'allégorie au Moyen Âge, ses formes et son rôle dans l'histoire littéraire, en revanche la relation entre cette modalité d'écriture et la vulgarisation des savoirs est souvent passée sous silence. C'est justement sur cet aspect que s'est centrée la première partie de l'année, à partir du constat de l'expansion de ce procédé rhétorique pour les œuvres didactiques à partir des *Noces de Philologie et de Mercure* de Martianus Capella, dont M. J.-B. Guillaumin (université Paris-Sorbonne), a analysé les réalisations fondatrices, en particulier autour des notions de *fabula* et de *figura*. Le cadre narratif de l'allégorie si fréquent au Moyen Âge, explique en effet l'intérêt médiéval pour l'exposé des savoirs, que ce soit en latin, par exemple avec la *Consolation de Philosophie* de Boèce, ou en français. C'est qu'il permet d'associer fiction, enseignement et dévoilement de la vérité, dans une forme qui est intermédiaire, et relève de la *fabula* à la manière du songe, qui peut d'ailleurs en être une de ses réalisations. L'allégorie avait déjà été l'objet d'études de la conférence à propos des sept arts et de ce que signifiait la représentation des savoirs comme conceptualisation d'une discipline et de son évolution : la conférence s'est élargie à d'autres aspects, dans le contexte didactique et moralisant représenté par exemple par l'œuvre de Guillaume de Diguleville qu'ont présenté M^me^ G. Veysseyre (université Paris-Sorbonne) et M^me^ S. Le Briz (université de Nice). M. R. Perkowski, doctorant de Paris-Sorbonne, s'est attaché pour sa part à montrer comment les théories des mouvements planétaires s'insérait dans une représentation allégorique des planètes dans le *Livre de pèlerin de vie humaine* de Guillaume de Diguleville. L'allégorie, forme privilégiée de l'écriture didactique en français, comme on peut le voir dans le livre de synthèse d'Armand Strubel (*« Grant senefiance a ». Allégorie et littérature au Moyen Âge*, Paris, 2002), peut signifier un savoir vulgarisé, et donc simplifié voire approximatif. Mais ce n'est pas systématique. Ainsi si l'on compare l'évocation des cieux dans le *Roman de Fauvel*, dans *Le livre du pèlerin de vie humaine* de Guillaume de Diguleville et dans le *Chemin de longue estude*, on peut constater que Guillaume de Digulleville est le plus complexe, en évoquant la théorie du mouvement planétaire sans éviter la terminologie astronomique la plus poussée. Même différence entre le portrait du mélancolique par Charles d'Orléans et l'évocation par Jean Dupin, qui n'hésite pas à intégrer des notions ou des théories récentes. De fait, l'œuvre de Guillaume de Diguleville apparaît plutôt comme une adaptation clarifiée des notions de mouvements planétaires, qui ne répugne pas à l'utilisation d'une terminologie spécialisée. Cependant la prégnance du modèle allégorique et

moralisant pour la cosmologie se signale majoritairement par ses *topoi*, quitte à affaiblir la poésie cosmique qui pourrait s'en dégager. Mais, de manière plus positive, on peut penser aussi que ces formes poétiques contribuent à forger une culture littéraire savante, autrement dit des savoirs qui sont l'objet de la création littéraire et poétique, avec des échos des évolutions de la pensée contemporaine ou des degrés de complexité plus ou moins marqués. Le degré de scientificité révèle ainsi la frontière entre poésie scientifique et poème allégorique, le deuxième s'appuyant sur des savoirs pour un enjeu autre que la connaissance, alors que la première expose une pensée vivante, qui dépasse les thèmes répétés à l'envie. Un même texte peut varier dans ses pratiques. Si le *Roman de Fauvel* se réfère très traditionnellement et très banalement aux développements sur microcosme et macroscosme et à la théorie élémentaire (vers 3888-3948), tels qu'ils sont répétés depuis le XIIe siècle et en donne un exposé assurément versifié, mais sans grand relief, son évocation des quatre âges de la vie en relation avec les quatre éléments est beaucoup plus originale car il en dégage quatre âges de l'humanité, plutôt que de l'être humain. Ce jeu sur la scientificité dans un cadre allégorique est sans nul doute ce qui caractérise la forme poétique appliquée aux sciences pour le XIVe siècle, dans l'ensemble qu'est le poème allégorique. Cette relation si profonde entre vers, sciences et allégorie, qui se dégage du XIVe siècle, laisse penser alors que la poésie scientifique n'est qu'une partie de la création allégorique, ou, si l'on préfère, qu'elle utilise de manière privilégiée l'écriture allégorique, à la différence de la prose où la pensée scientifique peut se développer sans ce support. Ainsi s'expliquent les multiples réalisations où savoir et poésie allégorique à visée morale, philosophique ou amoureuse s'articulent et s'imbriquent : *L'orloge amoureus* de Jean Froissart en est un exemple remarquable, puisqu'il est à la fois exposé du mécanisme horloger et métaphore allégorique du cœur amoureux. Le vers ainsi dit la science, mais l'insère dans la tradition allégorique et lyrique, pour un enseignement subtil, où le lecteur apprécie la finesse de l'analogie, la force de l'image et la plasticité, voire la virtuosité, du vers.

II. *Les comètes entre science et littérature (XIIe-XVe siècle)*

Le deuxième semestre a été consacré aux comètes, en tant qu'objet de la nature qui a donné lieu à une abondante littérature tant latine que française. Le point de départ de cette thématique vient du constat, qu'à côté de la peste, le phénomène de la comète est sans doute celui qui a suscité le plus de « textes d'actualité », à savoir d'œuvres écrites en raison de l'apparition d'une comète et de son observation. Ces œuvres peuvent être aussi bien des textes savants, des commandes de princes et de rois, ou des descriptions au sein de chroniques ou dans des textes relevant de la littérature fictive. On s'est attaché d'abord à une histoire des théories cométaires de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, la période médiévale, pour l'Europe occidentale, confrontant les traditions de Sénèque et de Pline à celles d'Aristote relu par le prisme de la science arabe, ainsi que celle de *Centiloquium* de Ptolémée. M. J.-P. Boudet (Orléans) a ainsi exposé la tradition du *Centiloquium* et la complexité de la théorie cométaire, le phénomène étant météorologique mais aussi en relation avec les constellations. Adeline Sanchez, doctorante à l'université Paris-Sorbonne, a pu montrer que ce phénomène

est cité (précisément dans les traités de peste), mais, à la différence de l'utilisation dans les chroniques, n'apparaît que ponctuellement comme signe annonciateur d'un état de l'air. Les traditions successives ont également comme conséquence la multiplication des nomenclatures, reposant largement sur des métaphores qui divergent selon les aires linguistiques, et son juxtaposées dans les textes médiévaux, en donnant lieu à des listes qui donnent l'illusion d'une multiplication des types de comètes. Ce travail a été en particulier mené à partir des traductions françaises de la fin du Moyen Âge du traité de Gilles de Lessines sur le mouvement des comètes. Il s'agit d'u prolégomène à un inventaire.

III. *Conférences de R. Wilhem (université de Klagenfurt)*

Au cours du deuxième semestre, le professeur R. Wilhelm, de l'université de Klagenfurt, directeur d'études invité, a donné deux conférences dans le cadre du séminaire sur le thème : « Les récits hagiographiques dans la *Romania* médiévale : tradition des textes, des motifs et des langages ». La première a été consacrée à la circulation des vies de saints dans la *Romania* médiévale, et a montré comment entre copies et traductions, les textes se transforment entre les époques et les langues avec des amplifications, des oublis ou des transferts de formules ou de termes : ainsi dans une version espagnole de la Vie de Sainte Marie l'égyptienne, des gallicismes nombreux sont intégrés. La deuxième conférence s'est plus spécialement intéressée à la circulation des motifs, d'abord pour présenter une définition et une délimitation de ce qu'est un motif dans une narration ; ensuite pour étudier cette circulation dans plusieurs groupes de textes en français et italien : 1. Vie de saint Alexis et vie de saint Roch ; 2. Le martyre dans La Légende dorée ; 3. Les motifs hagiographiques dans le corpus Dazi. Les deux conférences s'appuyaient à la fois sur une analyse narratologique et une étude philologique des traditions manuscrites, pour montrer comment les traditions textuelles sont aussi faites de circulation et de variation sur les motifs et les segments figés que sont les formules.

Programme de l'année 2016-2017 : I. *Usages didactiques de l'étymologie (XIII^e^-XV^e^ siècles)*. — II. *Les comètes entre science et littérature (XII^e^-XV^e^ siècle)*.

I. *Usages didactiques de l'étymologie (XIII^e^-XV^e^ siècles)*

Il est usuel de considérer que l'usage de l'étymologie est constant au Moyen Âge et qu'en particulier le livre qu'y consacre Isidore de Séville est fondamental dans la culture médiévale et dans la conception du langage. En dehors d'une utilisation savante, les jeux sur les lettres et les sons qui en sont inspirés font partie des développements courants dans la littérature en langue vernaculaire, ce que plusieurs critiques comme P. Zumthor, R. Guiette ou H. Bloch ont pu montrer dans des perspectives différentes et selon C. Buridant qui y a consacré plusieurs de ses travaux, c'est le socle et le ciment de la culture médiévale, ce qui sert de point d'ancrage à tout savoir. Or si ces considérations sont vraies dans un type de littérature et pour une période qui

est avant tout celle du XIIe siècle et encore du XIIIe, l'évolution de la conception du langage dans la philosophie médiévale laisse à penser que le rôle de l'étymologie, fondamental dans la connaissance de la nature dans la pensée isidorienne, se déplace aussi bien dans les textes savants latins que dans les langues vernaculaires. Le séminaire s'est donc attaché à quelques questions liées à l'étymologie : quelle est la fonction de l'étymologie dans les textes savants et scientifiques à partir du XIVe siècle et quelle est sa place ? Que signifie la référence isidorienne dans les textes vernaculaires didactiques ? Après avoir rappelé ce qu'est l'étymologie isidorienne, les différents types qu'il indique et la pratique qui est la sienne en particulier dans le livre XIII des *Étymologies*, l'étude s'est centrée d'abord sur les grammaires latines et françaises avec l'évolution de la définition de l'étymologie et du langage, puis sur l'usage étymologique dans les gloses lexicales bibliques mais aussi dans celles des textes de traduction. C'est à partir de ce point que l'on s'est intéressé sur trois usages distincts : celui de la chirurgie pour laquelle Mme S. Bazin-Tacchella (université de Lorraine), a montré comment l'étymologie permet de comprendre l'anatomie. C'est ensuite la traduction de Jean Corbechon, où l'étymologie apparaît comme complexe pour le traducteur, qui en fait un moyen mnémotechnique, ou un mode de description puisqu'il traduit l'étymologie, en la faisant ainsi disparaître dans le développement, ou crée des étymologies vernaculaires, semblant ainsi faire du français une langue qui repose, comme le latin, sur un déterminisme d'origine. Il semble bien par ailleurs que certains domaines (les plantes, les animaux, les pierres précieuses) donnent lieu à des développements étymologiques plus conséquents que d'autres livres où elles disparaissent, comme si l'étymologie aidait à la taxinomie pour la diversité des *res naturae* sur terre. Le dernier auteur étudié est Nicole Oresme, dans les traductions d'Aristote, où l'usage de l'étymologie est à situer par rapport aux théories du langage : il s'agit moins de considérer que l'étymologie permet de connaitre le monde que d'aider à parvenir au sens dans la mesure où les théories du langage contemporaines mettent en doute la relation entre concept et mot, la langue scientifique étant celle qui donne à un mot une signification qui se distingue de l'usage commun. L'étymologie n'est alors plus centrale pour comprendre le concept, mais apparaît comme un moyen didactique jouant sur le son et les rapprochements d'idée. Les textes de Nicole Oresme montrent ce refus de l'étymologie pour le mot en langue vernaculaire : l'étymologie n'existe que pour les mots dans une autre langue, en particulier en grec, car elle permet de saisir la formation des mots et la logique sémantique en particulier dans la formation de mots composés. C'est ainsi une transformation du rôle de l'étymologie qui n'est pas connaissance du monde naturel, mais moyen d'accéder au sens d'une autre langue.

II. *Les comètes entre science et littérature (XIVe-XVIe siècles)*

Le thème de l'année dernière a été repris dans deux directions différentes : la première a été celle du nom, en relation avec la question de l'étymologie, mais aussi celle de la métaphore toujours centrale dans les dénominations des comètes. La métaphore, qui permet ainsi de rendre perceptible ce qui est peu accessible aux sens, est essentiellement centré sur trois aspects : la forme, la couleur et la lumière, ce qui explique les

analogies avec la chevelure, la barbe, ou le feu ou encore la queue d'un dragon qui se déplace. Mais surtout, les traditions textuelles amènent à des transferts d'une langue à une autre avec la perte de la relation analogique, transparente dans une langue mais opaque surtout quand elle s'accompagne d'une translittération ou d'une reproduction du mot étranger. L'étude des miniatures et des gravures des comètes démontre comment la métaphore est relayée par la représentation figurée où l'étoile dotée d'un prolongement en forme de trait lumineux ou doré (ce qui est la représentation le plus courante) se transforme en tête barbue, épée, voire colonne, jusqu'aux représentations fantastiques des pièces gothiques étudiées par M. Pouspin. Les noms des comètes, qui sont le plus souvent autant d'adaptations d'une même métaphore, se multiplient dans des nomenclatures qui perdent toute clarté sémantique, et deviennent aussi nombreuses que les formes apparentes qui sont dessinées dans le ciel. La nomenclature n'est alors plus pertinente et devient vide de signification et par là-même d'utilité.

La comète est également signe, et c'est autour de cette notion que la conférence a développée différents aspects : signe de malheur, plus rarement de bonheur, elle est à la fois un objet naturel et un élément qui, par sa rareté et son caractère éphémère, ne peut qu'être signifiant dans la rupture de l'ordre naturel qu'elle marque. À partir des textes d'astrométéorologie, a été envisagée la manière dont se construit un système de significations, le phénomène, météorologique selon les théories dominantes, apparaissant pourtant en relation avec le ciel, les conjonctions et ne se comprenant et ne se décrivant que per rapport à un ciel des constellations dont il ne fait pourtant pas partie. Ont été aussi étudiées les notions de catastrophe naturelle, telle que la définit Thomas Labbé, de merveille et de prodige, à partir des indices textuels qui signalent le passage du naturel au merveilleux, au prodigieux ou au monstrueux, dans un corpus allant du XIV^e^ siècle au XVI^e^ siècle.